

La valise de mon papa – sujet et corrigé élaborés par Agnès Lachaume (lycée Bellevue)

Deux ans avant sa mort, mon père m'a remis une petite valise remplie de ses propres écrits, ses manuscrits et ses cahiers. En prenant son habituel air sarcastique, il m'a dit qu'il voulait que je les lise après lui, c'est-à-dire après sa mort.

« Jette un coup d'œil », a-t-il dit, un peu gêné, « peut-être y a-t-il quelque chose de publiable. Tu pourras choisir ».

On était dans mon bureau, entourés de livres. Mon père s'est promené dans le bureau en regardant autour de lui, comme quelqu'un qui cherche à se débarrasser d'une valise lourde et encombrante, sans savoir où la poser. Finalement, il l'a posée discrètement, sans bruit, dans un coin. Une fois passé ce moment un peu honteux mais inoubliable, nous avons repris la légèreté tranquille de nos rôles habituels, nos personnalités sarcastiques et désinvoltes. Comme d'habitude, nous avons parlé de choses sans importance, de la vie, des inépuisables sujets politiques de la Turquie, de tous ses projets inaboutis, d'affaires sans conséquences.

Je me souviens d'avoir tourné autour de cette valise pendant quelques jours après son départ, sans la toucher. Je connaissais depuis mon enfance cette petite valise de maroquin noir, sa serrure, ses renforts cabossés. Mon père s'en servait pour ses voyages de courte durée, et parfois aussi pour transporter des documents de chez lui à son travail. Je me rappelais avoir, enfant, ouvert cette valise et fouillé dans ses affaires, d'où montait une odeur délicieuse d'eau de Cologne et de pays étrangers. Cette valise représentait pour moi beaucoup de choses familières ou fascinantes, de mon passé, et de mes souvenirs d'enfance ; pourtant, je ne parvenais pas à la toucher. Pourquoi ? Sans doute à cause du poids énorme et mystérieux qu'elle semblait renfermer.

Je vais parler maintenant du sens de ce poids : c'est le sens du travail de l'homme qui s'enferme dans une chambre, qui, assis à une table ou dans un coin, s'exprime par le moyen du papier et d'un stylo, c'est-à-dire le sens de la littérature.

Je n'arrivais pas à prendre et à ouvrir la valise de mon père, mais je connaissais certains des cahiers qui s'y trouvaient. J'avais déjà vu mon père écrire dessus. Ce n'étais pas la première fois que je ressentais tout le poids contenu dans cette valise. Mon père avait une grande bibliothèque ; dans sa jeunesse, à la fin des années quarante, il avait voulu devenir poète, à Istanbul, il avait traduit Valéry en turc, mais n'avait pas voulu s'exposer aux difficultés d'une vie consacrée à la poésie dans un pays pauvre, où les lecteurs étaient bien peu nombreux. Son père – mon grand-père – était un riche entrepreneur, mon père avait eu une enfance facile, il ne voulait pas se fatiguer pour la littérature. Il aimait la vie et ses agréments, et je le comprenais.

Ce qui me retenait tout d'abord de m'approcher de la valise de mon père, c'était la crainte de ne pas aimer ce qu'il avait écrit. Il s'en doutait sûrement, et avait d'ailleurs pris les devants en affectant une espèce de désinvolture à l'égard de cette valise. Cette attitude m'affligeait, moi qui écrivais depuis vingt-cinq ans, mais je ne voulais pas en tenir rigueur à mon père de ne pas prendre la littérature suffisamment au sérieux... Ma vraie crainte, la chose qui m'effrayait vraiment, c'était la possibilité que mon père eût été un bon écrivain. C'est en fait cette peur qui m'empêchait d'ouvrir la valise de mon père. Et je n'arrivais même pas à m'avouer cette vraie raison. Car si de sa valise était sortie une grande œuvre, j'aurais dû reconnaître l'existence d'un autre homme, totalement différent, à l'intérieur de mon père. C'était quelque chose d'effrayant. Même à mon âge déjà avancé, je tenais à ce que mon père ne fût que mon père, et non un écrivain.

Pour moi, être écrivain, c'est découvrir patiemment, au fil des années, la seconde personne, cachée, qui vit en nous, et un monde qui secrète notre seconde vie : l'écriture m'évoque en premier lieu, non pas les romans, la poésie, la tradition littéraire, mais l'homme qui, enfermé dans une chambre, se replie sur lui-même, seul avec les mots, et jette, ce faisant, les fondations d'un nouveau monde. Cet homme, ou cette femme, peut utiliser une machine à écrire, s'aider d'un ordinateur, ou bien, comme moi, peut passer trente ans à écrire au stylo et sur du papier. En écrivant, il peut fumer, boire du café ou du thé. De temps en temps il peut jeter un coup d'œil dehors, par la fenêtre, sur les enfants qui s'amuse dans la rue – s'il a cette chance, sur des arbres, un paysage – ou bien sur un mur aveugle. Il peut écrire de la poésie, du théâtre ou comme moi des romans. Toutes ces variations sont secondaires par rapport à l'acte essentiel de s'asseoir à une table, et de se plonger en soi-même. Ecrire, c'est traduire en mots ce regard intérieur, passer à l'intérieur de soi, et jouir du bonheur d'explorer patiemment, et obstinément, un monde nouveau. Au fur et à mesure qu'assis à ma table, j'ajoutais mot après mot sur des feuilles blanches, et que passaient les jours, les mois, les années, je me sentais bâtir ce nouveau monde, comme on bâtit un pont, ou une voûte, et découvrir en moi comme une autre personne. Les mots pour nous, écrivains, sont les pierres dont nous nous bâtissons. C'est en les maniant, en les évaluant les uns par rapport aux autres, en jugeant parfois de loin, parfois au contraire en les pesant et en les caressant du bout des doigts et du stylo que nous les mettons chacun à sa place, pour construire à longueur d'année, sans perdre espoir, obstinément, patiemment.

Pour moi le secret du métier d'écrivain réside non pas dans une inspiration d'origine inconnue mais dans l'obstination et la patience. Une jolie expression turque « creuser un puits avec une aiguille », me semble avoir été inventée pour nous autres écrivains. J'aime et je comprends la patience de Farhad qui selon la légende perça les montagnes pour l'amour de Shirine. En parlant dans *Mon Nom est Rouge*, des miniaturistes persans qui à force de dessiner toujours le même cheval, pendant des années, finissent par le mémoriser au point de pouvoir l'exécuter les yeux fermés, je savais que je parlais aussi du métier d'écrivain, et de ma propre vie. Il me semble que, pour être en mesure de narrer sa propre vie comme l'histoire des autres, et de puiser en lui-même

ce don de raconter, l'écrivain doit lui-même, avec optimisme, faire le don de toutes ces années à son art et à son métier. La muse, qui ne rend visite qu'à certains, et jamais aux autres, est sensible à cette confiance, à cet optimisme, et c'est quand l'écrivain se sent le plus seul, quand il doute le plus de la valeur de ses efforts, de ses rêves et de ce qu'il a écrit – c'est-à-dire quand il croit que son histoire n'est rien d'autre que son histoire, que la muse vient lui offrir les histoires, les images et les rêves qui peuplent le monde où il vit et le monde qu'il veut bâtir. Le sentiment le plus bouleversant pour moi dans ce métier d'écrivain auquel j'ai donné toute ma vie, a été de penser parfois que certaines phrases, certaines pages qui m'ont rendu infiniment heureux m'étaient révélées par la grâce d'une puissance extérieure.

J'avais peur d'ouvrir la valise de mon père et de lire ses cahiers parce que je savais qu'il ne se serait jamais exposé aux difficultés que j'ai eu moi-même à affronter. Il aimait non la solitude, mais les amis, les pièces bondées, les plaisanteries en société. Mais ensuite, je fis un autre raisonnement : la patience, l'ascétisme, toutes ces conceptions que j'avais échafaudées pouvaient n'être que mes propres préjugés, liés à mon expérience personnelle et à ma vie d'écrivain. Les auteurs géniaux ne manquaient pas, qui écrivirent au milieu d'une vie brillante, bruyante, avec une existence sociale ou familiale heureuse et intense. De plus, notre père nous avait abandonnés, enfants, pour fuir justement la médiocrité de sa vie familiale. Il était parti à Paris, où il avait, comme beaucoup d'autres, rempli des cahiers dans des chambres d'hôtel. Je savais que dans la valise se trouvait une partie de ces cahiers, car pendant les années qui précédèrent la remise de cette valise, mon père avait commencé à me parler de cette période de sa vie. Dans notre enfance aussi il parlait de ces années-là, mais sans évoquer sa propre fragilité, ni son désir de devenir poète, ni ses angoisses existentielles dans des chambres d'hôtel. Il racontait comment il voyait souvent [Sartre](#) sur les trottoirs de Paris, il parlait des livres qu'il avait lus et des films qu'il avait vus avec un enthousiasme naïf, comme quelqu'un qui apporte des nouvelles importantes. Je ne pouvais certainement pas me dissimuler ce que ma destinée d'écrivain devait au fait que mon père parlait bien plus souvent des grands auteurs de la littérature mondiale que de nos pachas ou auteurs religieux. Peut-être fallait-il plutôt, au lieu d'attacher trop d'importance à la valeur littéraire de ses écrits, aborder les cahiers de mon père en considérant tout ce que je devais aux livres de sa bibliothèque, en me rappelant que mon père, quand il vivait avec nous, n'aspirait lui aussi, comme moi, qu'à se retrouver seul dans une chambre, pour se frotter à la foule de ses rêves.

Cependant, en contemplant avec inquiétude cette valise fermée, je me sentais justement incapable de cela-même. Mon père avait coutume, parfois, de s'allonger sur le sofa à l'entrée de sa bibliothèque, de poser le magazine ou le livre qu'il était en train de lire, et de suivre longuement le cours de ses pensées. Sur son visage apparaissait alors une nouvelle expression, différente de celle qu'il avait en famille, au milieu des plaisanteries, des disputes ou des taquineries – un regard tourné vers l'intérieur. J'en avais déduit dès mon enfance et ma première jeunesse que mon père était un homme inquiet, et je m'en inquiétais. Je sais maintenant, tant d'années après, que cette inquiétude est l'une des raisons qui font d'un homme un écrivain. Pour devenir écrivain, il faut avoir, avant la patience et le goût des privations, un instinct de fuir la foule, la société, la vie ordinaire, les choses quotidiennes partagées par tout le monde, et de s'enfermer dans une chambre. Nous, écrivains, avons besoin de la patience et de l'espérance pour rechercher les fondements, en nous-mêmes, du monde que nous créons, mais le besoin de nous enfermer dans une chambre, une chambre pleine de livres, est la première chose qui nous motive. Celui qui marque le début de la littérature moderne, le premier grand exemple d'écrivain libre et de lecteur affranchi des contraintes et des préjugés, qui a le premier discuté les mots des autres sans rien écouter que sa propre conscience, qui a fondé son monde sur son dialogue avec les autres livres, est évidemment Montaigne. Montaigne est un des écrivains à la lecture desquels mon père revenait sans cesse et m'incitait toujours. Je veux me considérer comme appartenant à cette tradition d'écrivains qui, que ce soit en Orient ou en Occident, se démarquent de la société, quelle qu'elle soit, où ils vivent, pour s'enfermer dans une chambre pleine de livres. Pour moi, l'homme dans sa bibliothèque est le lieu où se fonde la vraie littérature.

Pour autant, notre solitude dans cette chambre où nous nous enfermons n'est pas si grande que nous le croyons. Nous sommes environnés des mots, des histoires des autres, de leurs livres, de tout ce que nous appelons la tradition littéraire. Je crois que la littérature est la somme la plus précieuse que l'humanité s'est donnée pour se comprendre. Les sociétés humaines, les tribus et les nations deviennent intelligentes, s'enrichissent et s'élèvent dans la mesure où ils prennent au sérieux leur littérature, où ils écoutent leurs écrivains, et comme nous le savons tous, les bûchers de livres, les persécutions contre les écrivains présagent pour les nations de périodes noires et obscures. La littérature n'est jamais seulement un sujet national ; l'écrivain qui s'enferme dans une chambre avec ses livres, et qui initie avant tout un voyage intérieur va y découvrir au cours des années cette règle essentielle : la littérature est l'art de savoir parler de notre histoire comme de l'histoire des autres et de l'histoire des autres comme de notre propre histoire. Pour arriver à ce but, nous commençons par lire les histoires et les livres des autres. [...]

Orhan Pamuk – Discours de réception du prix Nobel de littérature. Le 7 décembre 2006

Traduction de la langue turque par Gilles Authier (retouchée) Copyright © The Nobel Foundation 2006

Sujets de dissertation possibles :

§9 : « Le secret du métier d'écrivain réside non pas dans une inspiration d'origine inconnue mais dans l'obstination et la patience »

§11 : « Pour devenir écrivain, il faut avoir, avant la patience et le goût des privations, un instinct de fuir la foule, la société, la vie ordinaire, les choses quotidiennes partagées par tout le monde, et de s'enfermer dans une chambre. Nous, écrivains, avons besoin de la patience et de l'espérance pour rechercher les fondements, en nous-mêmes, du monde que nous créons, mais le besoin de nous enfermer dans une chambre, une chambre pleine de livres, est la première chose qui nous motive ».

Résumé :

Remarques préliminaires :

Presque tous les « Discours de réception du prix Nobel de littérature » pourraient être intéressants pour notre thème, en ce qu'ils permettent à un écrivain reconnu d'éclairer les origines et l'ambition de son œuvre.

Ici, tout particulièrement, les thèmes de la « valise » et de la « chambre », voire de la bibliothèque dont on ouvre les livres, évoquent des antres, des lieux secrets de réclusion d'où peut éclore une création. L'auteur nuance en émettant l'hypothèse que cette expérience ne soit pas celle de tous les créateurs, même s'il conclut au besoin d'intériorité de son père pourtant apparemment plus extraverti.

Relevons quelques termes en lien évident avec les arcanes de la création : « mystérieux », « secret », « se plonger en soi-même », « passer à l'intérieur de soi », « inspiration/obstination », « patience », « puiser », « muse », « grâce d'une puissance extérieure », « solitude/pièces bondées », « ascétisme » [l'ascèse est une discipline volontaire du corps et de l'esprit cherchant à tendre vers une perfection, exercice souvent spirituel], « auteurs géniaux », « angoisses existentielles dans des chambres d'hôtel », « se retrouver seul dans une chambre pour se frotter à la foule de ses rêves », « regard tourné vers l'intérieur », « s'enfermer dans une chambre pleine de livres »...

L'énonciation à la première personne devra être conservée, de même que la dimension narrative à propos du legs paternel de la valise.

Pour éviter les contresens, noter que jamais l'auteur n'annonce avoir finalement ouvert la valise en question ! Comme il ne dit pas non plus qu'il lui a été à jamais impossible de l'ouvrir... se taire sur le sujet est le mieux. **Ne pas créer de faux-sens.**

Structuration du texte :

Il semble approprié de repérer 3 mouvements

I - §1 à 7 : narration du legs paternel et évocation de son poids symbolique (à la première personne). Risque : s'enliser dans cette partie

II - § 8 et 9 : généralisation avec exposition de la conception personnelle du secret d'écrivain (§ liés par l'**anaphore** de « pour moi »). Met en valeur la patience. Bien noter que l'écrivain bâtit non seulement un univers de mots, mais aussi fait surgir une autre personne enfouie en lui. Le §9 précise comment l'universel peut surgir du plus personnel.

III - § 10 à 13 : précisions : confrontation de cette vision avec l'exemple paternel apparemment plus extraverti et mise à l'épreuve de l'idée de la solitude de l'écrivain reclus (**connecteurs** indiquant cette confrontation aux objections possibles : « cependant », « pour autant »). Finalement l'idée de retrait apparaît encore plus pertinente que la patience pour caractériser l'écrivain. Mais ce retrait n'exclut pas confrontation à la pluralité (une bibliothèque, c'est tout sauf un algorithme de réseau social qui ne soumet que des contenus entretenant nos pseudo-certitudes). Alternance entre la première personne et les généralités.

Pb de structuration du texte :

-il faut respecter les équilibres du texte, sans omettre le début ni la fin ni les surdévelopper. Omission : pire pénalité

- Encore trop de résumés MONOBLOC ou avec plus de 4 §. Un § est marqué par un retour à la ligne, un alinéa (2 ou 3 gds carreaux) et ici, un connecteur pour exprimer le lien logique entre les §.

NB "pour moi" n'exprime pas un lien logique à la différence de "Or, pour moi", ou "Effectivement, pour moi".

cf. Rapport du jury CCINP 2026 (en ligne)

On attendait en effet que les idées essentielles du texte soient repérées et correctement restituées. Mais aussi que la thèse globale du texte soit rendue. On rappelle que le résumé respecte l'ordre des idées du texte et use d'articulations logiques pertinentes pour souligner les mouvements de la pensée. Il doit être structuré en deux ou trois paragraphes (rarement davantage) qui répondent à une logique et que le candidat doit signaler dans le document-réponse par des doubles barres verticales.

A contrario, on a pénalisé les résumés restituant mal le mouvement global du texte ou n'en restituant qu'une partie, les résumés juxtaposant les éléments sans en assurer la logique, les résumés en un seul paragraphe ou ceux émiettant le raisonnement en de trop nombreux paragraphes.

Un lien chronologique ("aujourd'hui") n'exprime pas non plus un lien logique

cf. rapport du jury Centrale 2025 (en ligne) : un démonstratif peut suffire mais comme je vous prépare aussi à CCINP je préfère que vous adoptiez la solution valable aux deux concours : un adjectif est souvent concis et précis.

Les résumés les moins réussis sont ceux qui font preuve de myopie et transcrivent argument après argument, dans une maladroite logique de copié-collé, sans accéder à la logique d'ensemble. Il est donc essentiel de savoir lier les idées de manière à les rendre aussi compréhensibles que celles du texte source, et à faire ainsi du résumé un exercice d'intelligence éclairante. Des connecteurs sont attendus, sans abus, en particulier à l'articulation des paragraphes. Il faut qu'ils soient logiques, non chronologiques, et qu'ils mettent en évidence un lien effectif. Un déictique (« ce phénomène », « cette situation », etc.) peut d'ailleurs suffire, ce qui permet d'éviter une certaine lourdeur dans les enchaînements et d'économiser des mots.

Un défaut d'explicitation de la structure vous coûte beaucoup de points.

Identification des passages secondaires (en rapport avec le « budget » de mots disponible) :

- Faut-il conserver par exemple le § 3, avec la discussion narrativisée autour de sujets insignifiants ? Ici, non.
- Faut-il retenir Valéry, Farhad, Sartre, Montaigne, la citation du puits et de l'aiguille ? Non. Si on a la place, on ne gardera que Montaigne, qui semble à la fois emblématique et fondateur.
- Faut-il retenir l'**analogie** avec la construction d'un édifice ? Oui, si on parvient à le faire rapidement.

Exemple de travail au brouillon : recherche de reformulations pour la première partie :

En amont de son trépas/ A la fin de sa vie, mon père me légua/transmit en héritage une valise pleine d'ouvrages de son cru, à lire voire publier de façon posthume. Le vœu de mon père, prononcé sur un ton moqueur, était que je les ouvre quand il aurait trépassé/ de façon posthume/ *post mortem*. (Peu après ce moment embarrassant/gênant, nous avons de nouveau parlé de brouilles.) Je ne pus m'y résoudre. Cette malle, chargée de réminiscences, regorgeait d'œuvres susceptibles de changer ma perception de lui. Je craignais d'y découvrir un autre homme.

➔ Reformulation trop précise ici, on n'a pas assez de mots à disposition, donc il faut « dézoomer ».

Enrichir l'expression par des concepts

§8 : il n'est pas simplement question d'une nouvelle facette de son père mais d'une autre **identité**.

§8 : opposition entre ce le secondaire et l'essentiel pour **définir** le métier d'écrivain -> **contingence**. (homme/femme, café/thé..)

§9 : narrer sa propre vie comme l'histoire des autres -> passage du singulier à l'universel, de soi à l'**altérité** et *réciproquement*.

Génie ou travail ? idée que le travail, patient et solitaire est **nécessaire** mais **non suffisant** puisque « la muse ne rend visite qu'à certains et jamais à d'autres ». Oppositions patience/grâce, solitude/foule.

Première ébauche de corrigé

Mon père m'avait légué une valise pleine de ses écrits. Embarrassé par sa charge symbolique, j'ai été incapable de l'ouvrir même si elle m'était familière. Elle me révélait l'importance de la littérature. En fait, je redoutais de ne pas aimer ou plutôt d'admirer l'œuvre d'un homme qui se serait avéré alors être davantage que mon père : un autre homme, un écrivain.

En effet, indépendamment des contingences, je vois l'écriture comme un processus inlassable d'éclosion de l'être enfoui en nous, par la réclusion dans une chambre pour édifier un univers langagier, comme on bâtit un édifice : c'est un agencement, minutieux et constamment réévalué, de mots afin de transcrire une réalité intime. Chez certains écrivains, cette persévérance généreuse, solitaire et tourmentée est couronnée par la muse qui dote par surcroît telle histoire singulière d'une dimension universelle.

Ainsi, je craignais les écrits de mon père, si extraverti, et moins ascétique que moi. Certes, certains génies n'ont pas fui l'agitation. Mais au fond même mon père avait recherché l'isolement en nous quittant pour des hôtels parisiens, fasciné par les chefs-d'œuvre et perdu dans ses pensées. C'est donc bien cette intranquillité retirée dans une bibliothèque à soi qui caractérise *in fine* l'écrivain. En témoigne Montaigne, s'affirmant comme auteur en se confrontant à ses lectures. Et à dire vrai, celui qui lit n'est pas sans compagnie : il s'imprègne du trésor de la littérature, meilleur guide en humanité (à tel point que la combattre est le crépuscule des civilisations), tout comme en universalité.

Mais c'est trop long! et encore qq mots [repris du texte initial] (c'est ce que je note entre crochets sur votre copie : un peu ce n'est pas grave, beaucoup c'est pénalisant).

Donc on affine : **proposition de corrigé**

Mon père m'avait légué une mallette pleine de ses textes. Embarrassé par sa charge symbolique, matérialisant l'enjeu de la littérature, j'ai été incapable de l'ouvrir. Je redoutais de ne pas aimer voire surtout d'admirer cette œuvre qui aurait révélé un autre homme que mon père : /un écrivain.

Effectivement, indépendamment des contingences, je conçois l'écriture comme un processus inlassable d'éclosion de l'être enfoui en nous, par la réclusion dans une chambre pour édifier un univers langagier afin de transcrire une réalité intime. Chez certains, cette persévérance généreuse, solitaire et tourmentée est couronnée par / la muse qui dote par surcroît telle histoire singulière d'une dimension universelle.

Ainsi, je craignais les écrits de mon père, si extraverti, et moins ascétique que moi. Certes, certains génies n'ont pas fui l'agitation. Mais au fond même mon père avait recherché l'isolement en quittant notre /Turquie pour des hôtels parisiens, fasciné par les chefs-d'œuvre et perdu dans ses pensées. C'est donc bien cette intranquillité retirée dans une bibliothèque à soi qui caractérise *in fine* l'écrivain, comme jadis Montaigne. Fondamentalement, un lecteur n'est pas sans compagnie, mais nourri du trésor de / la littérature, meilleur guide en humanité (à tel point que la combattre est le crépuscule des civilisations), et en universalité. 220 mots (total à noter clairement, tout comme les barres de décompte)

Erreurs fréquentes:

isolation (anglicisme)-> isolement

réaliser (anglicisme) -> prendre conscience que, comprendre que

audience (anglicisme) -> lectorat

fort intérieur -> étymologiquement, ce n'est pas une forteresse mais un *forum*, un lieu de discussion, de débat interne

~~de part~~ -> par, du fait de, au vu de, vu, en raison de (fausse élégance, sauf *de par le monde*, cf. fiche distribuée le 1^{er} jour)

fautif ne pas souligner le latin : post-mortem

Pb sur le choix des temps :

1) va-et-vient dans le texte entre passé et présent : à restituer

En DM surtout, vérifiez la conjugaison (<https://www.gymglish.com/fr/conjugaison/vatefaireconjuguer> ou se faire aider par un ami pour la relecture) :

Je n'~~osa~~ pas ouvrir la valise -> osai

La littérature ~~enrichie~~ -> le verbe *enrichir* n'existe pas! enrichit

2) pb de **concordance des temps**

Je n'osai pas ouvrir la valise que j'~~ai~~ explorée enfant : que j'avais explorée (*explorer* était antérieur à *oser*, lui-même antérieur au présent)

Je voulais que mon père reste mon père tel que je ~~l'ai~~ l'avais connu (puisque s'il ouvrait la valise c'était après le décès)

Mon père m'avait confié une valise que je ne devais ouvrir que lorsqu'il se serait éteint.

Il m'avait confié une valise contenant ses productions pour que j'évalue si elles ~~sont~~ publiables -> étaient.

3) Pb d'**irréel du passé**.

Rappel : "J'aimerais que cette fille me parle" : c'est encore possible, c'est de l'irréel du présent

"J'aurais tellement aimé que cette fille me parlât" : *too late*, c'est une possibilité qui a désormais disparu, c'est de l'irréel du passé (dont les hispanisants parmi vous sont un peu plus familiers).

Ici on parle de la crainte d'y découvrir un potentiel gâché, une fois le père enterré.

La lecture de ses cahiers ~~pourrait~~ aurait pu changer l'image que j'~~ai~~ j'avais de mon père

Éviter les répétitions :

8 x "l'écrivain", c'est trop : l'artiste, l'auteur, le créateur... écrire, l'écriture, ce processus...

Bonnes trouvailles:

il me chargea d'en évaluer la valeur, il y renonça faute de lectorat, les arcanes du métier étaient la détermination et la persévérance, l'enfermement studieux dans un havre de lecture (*mieux que "confinement" qui connote la quarantaine infectieuse*), s'isoler de la société était paradoxalement nécessaire pour élaborer ce qui fait le plus rayonner l'humanité et développe les civilisations...

Conseil : archivez vos copies pour relectures avant DS... et même concours. Lisez les copies les uns des autres, c'est instructif.

Bon courage!